

Soyez imprudents
les enfants

Véronique Ovaldé

Soyez imprudents les enfants



© Flammarion, 2016.

© À vue d'œil, 2017, pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0088-7

À vue d'œil

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine CEDEX

www.avuedoeil.fr

www.facebook.com/editionsavuedoeil

*« So we beat on,
boats against the current,
borne ceaselessly into the past. »
(C'est ainsi que nous avançons,
barques à contre-courant,
sans cesse ramenés vers le passé.)*

*Gatsby le magnifique,
Francis Scott Fitzgerald.*

Ce que Matilda voulait, ce que voulait son cœur d'enfant, personne ne s'en était vraiment soucié jusqu'à ce jour de janvier 1974 où elle décida que c'en était trop et que ce qui s'annonçait à elle la faisait se sentir aussi triste et pesante qu'un sac de pierres.

Comment ce cœur d'enfant pouvait-il peser si lourd ?

Comment prit-elle sa décision ?

En ce petit matin de janvier elle tenta de sortir de la maison de Barsonetta mais la porte était close et ceci changea son projet, elle fit comme Hansel qui se rabattit sur le quignon de pain parce que la porte était verrouillée, elle fit comme lui et, tout comme il abandonna l'assurance de retrouver son chemin grâce aux petits cailloux qu'il aurait ramassés dans la cour, elle abandonna l'idée de se jeter au fond du puits du jardin ainsi qu'elle l'avait projeté dans le carnet qu'on retrouva plus tard sous son lit. Elle retourna dans sa chambre, se déshabilla et

enfila la chemise qu'elle venait de broder (des daims, des loups et des oiseaux verts), puis elle sortit son attirail, s'assit sur le lit, salua chacun de ses petits animaux et s'injecta par trois fois sa dose d'insuline, une fois dans la cuisse droite, deux fois dans le ventre. Et elle sombra dans le coma.

Et cela sans un cri, sans un bruit, comme si sa détermination, son incroyable détermination l'empêchait d'être submergée par la douleur, l'effroi et le chagrin, gommant sa lucidité et l'espoir qu'elle aurait pu mettre dans toutes ces longues années qui lui restaient à vivre et dont elle se privait si brutalement.

Première partie

QUELQUES JOURS EN ESPAGNE

Les flamboyantes passions postdictatoriales

Ce n'est qu'en rentrant hier soir de l'Institut de Barales, tandis que je conduisais lentement, le bras gauche à l'extérieur de la portière afin de goûter au vent chaud qui vient du sud et de l'Afrique, que j'ai pensé à ce qui m'avait amenée précisément ici, dans cette voiture qui remontait la colline. Tout avait commencé quand j'avais treize ans. Avant mes treize ans il n'y avait rien. Seulement la longue attente de l'enfance. Le sommeil et l'ennui dévorés de mauvaises herbes.

L'histoire d'Atanasia Bartolome pourrait donc avoir débuté, me disais-je, lors de la grande exposition de 1983 au musée d'Art et du Patrimoine de Bilbao. Je pourrais écrire que cette exposition avait marqué un tournant, mais ce ne serait pas assez fort puisque juste avant cette exposition tout était immobile et pétrifié, et pour marquer un tournant il eût déjà fallu être en marche. En fait, ma visite à la grande exposition de 1983 avait été la conséquence du

désir d'émancipation de mademoiselle Fabregat, mon professeur d'histoire de l'art. J'aimerais pouvoir dire que c'est par elle que tout est arrivé. J'aimerais utiliser cette formule si satisfaisante et si catégorique. Mais c'est simplement que mademoiselle Fabregat, en plus d'avoir des accointances indépendantistes, rêvait d'un monde où personne n'aurait considéré que vous n'aviez plus qu'à rôtir dans les feux de l'enfer si vous aviez ressenti une bouffée de désir – de concupiscence – envers votre voisin de palier. Mademoiselle Fabregat faisait partie des rares professeurs qui nous demandaient de nous indigner devant les affiches qu'on voyait encore sur certains murs de la ville – et accessoirement de les arracher. Ces affiches de la Commission épiscopale d'orthodoxie et de moralité célébraient le port de vêtements décents pour les femmes et concevaient l'activité ménagère comme une pratique idéale de la gymnastique. Aussi vais-je me permettre d'écrire avec précaution que c'est parce que mon professeur d'histoire de l'art était une femme piaffant d'impatience que j'ai rencontré Roberto Diaz Uribe et que j'ai emprunté la route (on en

revient toujours à ces affaires de virage et de croisée des chemins, comme lorsque le diable donna le choix à Robert Johnson entre l'art et la vertu) menant à l'obsession qui, durant trop longtemps, constitua ma vie.

Je pourrais vous dire, puisque je l'ai cru pendant pas mal d'années, que cette histoire a débuté il y a cent cinquante ans quand mon aïeul Gabriel Bartolome suivit Pierre Savorgnan de Brazza au Congo en pensant benoîtement explorer, édifier et ne jamais conquérir. Ou quand son frère jumeau Saturniño Bartolome décida de construire un phalanstère au Brésil.

Je pourrais tout autant vous dire que cette histoire remonte à quatre cents ans quand mon ancêtre Feliziano Bartolome coucha avec la maîtresse de l'évêque de la province et dut quitter son village d'Uburuk pour courir le monde puisque la chair l'avait trahi et mis au ban.

Mais je ne veux pas commencer par là.

Je pense qu'il faut que je commence par vous parler d'Atanasia Bartolome et de ce qu'elle ressentit quand elle vit pour la première fois une toile de Roberto Diaz Uribe.

À cette époque j'étais Atanasia Bartolome.

Mais comment parler de moi, de mes souvenirs, de mon enfance sans que la petite voix qui m'accompagne depuis toujours prenne la parole ? Si je retourne à la maison de mon enfance alors la petite voix qui me raconte ma propre vie s'installe confortablement, si je retourne à la maison de mon enfance alors je redeviens Atanasia Bartolome.

L'exposition qui fut à Bilbao l'un des événements de ce mois de juin 1983 fut considérée par beaucoup comme une provocation. Elle s'intitulait *Mon corps mis à nu*. Elle disait en effet qu'on pouvait de nouveau montrer en Espagne les corps, la chair, leur beauté et leur effondrement et qu'on allait mettre de côté pour un moment les tableaux tauromachiques. Elle présentait des toiles de Schiele, Bacon, Freud, Picasso et une toile monumentale de Roberto Diaz Uribe.

J'avais treize ans.

Je ne connaissais rien à rien. Seulement le temps long de la dictature, sa queue de comète, et la mémoire tronquée.

Nous n'avions jamais encore eu l'occasion de visiter dans le cadre scolaire autre chose qu'une église de jésuites.

La lumière était crue en ce matin de juin et je traînassais derrière mes camarades, les regardant marcher par grappes de trois ou quatre, cheveux nattés, serrés, contraints, corps boudinés dans notre uniforme à carreaux, boudinés parce que près de s'échapper, et nous marchions sur le trottoir et nous agglutinions à chaque feu rouge dans un mouvement aquatique qui évoquait un banc d'anchois allant et venant et scintillant, s'étirant et se reformant avec régularité. Je portais des chaussettes tirebouchonnées, des baskets noires et un bracelet de force que j'avais trouvé au marché pour contrecarrer cette tenue de bonne sœur, c'est ainsi que nous l'appelions, et chacune d'entre nous en transgressait comme elle pouvait la bienséance, vu que mademoiselle Fabregat, notre professeur d'histoire de l'art, était une femme en pleine conquête de son indépendance et que nous voulions toutes lui plaire. Je traînassais dans la perspective d'un après-midi sous le regard moins vigilant que d'habitude de mademoiselle Fabregat que les années 1980 galvanisaient et poussaient à porter des jupes en cuir très courtes. Je traînassais parce que je traînassais depuis toujours. Je

marchais seule parce que jamais je n'avais réussi à caler mon pas sur celui d'une autre. Ce jour de juin 1983 était si limpide, avec un ciel d'un bleu catégorique au-dessus de Bilbao, punaisé de quelques nuages blancs, comme ceux qu'on voit au-dessus des sierras dans les westerns, des nuages parfaits, décoratifs et inoffensifs, et je marchais en m'inquiétant de ne pas encore avoir mes règles (mais en ne souhaitant pas vraiment les avoir) alors que toutes mes camarades en parlaient et arrivaient une à une le matin avec un air de fierté et de mystère qui disait qu'elles étaient passées de l'autre côté, et moi je traînassais, et je faisais attention de ne pas marcher sur les lignes du trottoir, et je pensais que, peut-être, je n'allais jamais les avoir et que je serais obligée de faire semblant et d'arriver moi aussi un matin avec un air de fierté et de mystère dont tout le monde se foutait puisque j'étais tellement solitaire.

Nous avons monté les marches du musée et mademoiselle Fabregat s'était retournée en haut de l'escalier pour nous compter et nous jauger, elle arborait ce jour-là un pantalon noir assez serré pour que nous croyions toutes